

Philippe Delvit
Professeur des Universités
UT1 Capitole 31042 Toulouse Cedex
philippe.delvit@univ-tlse1.fr

Février 2011

Un amphi sous les projecteurs

Vous avez dit Cujas...

Pourquoi? Comment?

Qui connaît à Toulouse l'amphi Cujas, à part les étudiants de UT1 Capitole?

Une rue Cujas, certes ou peut-être, près de la Daurade, vers la place de la Bourse. Même une plaque, au 12 de cette rue, sur l'emplacement de la maison où est né *Jacobus Cuiacus*, comme disent les juristes de son époque, qui troussent le latin comme d'autres l'anglais aujourd'hui.

Une statue de Cujas, certes ou peut-être, place du Salin, devant le siège de feu le Parlement de Toulouse, aujourd'hui la Cité judiciaire de la ville.

Un amphithéâtre à la Faculté? Certes, Jacques Cujas fut étudiant dans cette vénérable institution. Elle plonge ses racines dans un Moyen Age qui fut pour le comté de Toulouse celui de la capture par la monarchie capétienne.

Et Jacques Cujas (1520-1590)? Fin juriste, maître ès droit, il le fut.

Mais jamais il n'occupa de chaire au sein de la Faculté qui avait abrité ses premiers pas dans la subtile dialectique du droit. D'abord étudiant, il enseigna ensuite à Toulouse le droit romain. Il ne put accéder à la chaire qu'il convoitait. Il se déplace alors à Cahors, où il délivre pendant deux ans ses enseignements (1554-1556), avant de rejoindre Bourges, ville qui abritera la fin de sa carrière brillante. Car l'homme qui renouvela l'étude du droit romain fut confronté aux colères de son siècle, celui des guerres civiles et religieuses. Plusieurs fois menacé par les fanatiques, attiré un temps par les idées de la Réforme calviniste, marié à la fille d'un médecin juif, il accomplit sa vie loin de sa ville d'origine.

Son nom, pourtant, est dans les fastes de la cité toulousaine, et dans ceux de la Faculté. Un tableau représentant Jacques Cujas, copie du XVIIe siècle, fait partie de la galerie de portraits de la Faculté de droit constituée à partir des années 1890 par le professeur Antonin Deloume.

Ce tableau honore aujourd'hui de sa présence le bureau du doyen de cette Faculté.

Plus tard, en 1919, l'Assemblée de la Faculté de droit présidée par le doyen Hauriou imagine, sur sa suggestion, de donner des noms prestigieux aux locaux dans lesquels sont délivrés la connaissance et la science du Droit. Maurice Hauriou et ses collègues dressent alors une liste de personnes notables, juristes ou non.

Jacques Cujas y est, au milieu d'autres.

Mais en définitive rien ne se fait sur le moment: le doyen Hauriou, sur les épaules duquel reposait cette transcription dédicatoire, donne du temps au temps, et le laisse s'écouler. Attitude confortée peut-être par les fermentations constatées dans la voisine Faculté des lettres, qui argumente *pro* et *contra* sur les mérites de Jaurès panthéonisé (1924-1925), au milieu de manifestations étudiantes qui troublent l'habituelle sérénité universitaire alors de mise.

La disparition de ce même doyen Hauriou, célébrité de dimension nationale dans l'environnement juridique du moment, entraîne en 1929 la première dédicace donnée à une salle: celle du Conseil, Saint des Saints de la Faculté. La Salle Hauriou est baptisée.

Il faudra quasiment attendre de longues années, jusqu'à la naissance de l'Université des Sciences sociales, pour que ce désir d'identification se généralise.

En 1979, le Conseil d' Université décide de constituer une commission en charge des dédicaces de salles et amphithéâtres, dédiés « à des personnalités marquantes de notre Université », à l'exclusion de toutes autres, malgré l'avis du professeur Jean-Arnaud Mazères. Présidée par le professeur Max Cluseau, cette commission se met au travail. Dans la liste qu'elle établit, mais à part, on trouve le

nom de Cujas pour le grand amphi de la Vieille Fac.

Car Cujas n'a pas occupé de chaire à Toulouse, sa carrière étant faite ailleurs. Ce qui conduit le Conseil de l'Université à l'écarter par un vote clair, le 20 juin 1980.

Exit Cujas.

Il va revenir par une autre voie, et une autre voix, sans que ces dernières-largement les mêmes- se soient préoccupées de l'éviction qui avait frappé le digne juriste. Comme si de rien n'était, et en contradiction formelle avec ce qui avait été décidé sept ans avant par la même instance, une nouvelle Commission est réunie en 1987, et sacre Cujas, avec d'autres. Le Conseil d'Administration UT1 grave plus tard cela dans le marbre (15 décembre 1992).

Et l'amphi?

Enfant des années 1930, il n'a rien de juridique dans ses origines.

Depuis des lustres, la Faculté des lettres, mitoyenne de la Faculté de droit, sentait l'absence d'un lieu capable d'accueillir des cérémonies académiques d'importance. Comme sa voisine la Faculté de droit, elle avait du se résoudre, en 1929, à aller comme en procession vers les Jacobins pour fêter le Septième centenaire de l'Université de Toulouse.¹

Certes, avec les Frères Prêcheurs, on restait dans le monde de la parole et de la doctrine. Mais ce pis-aller ne satisfaisait pas, ce d'autant plus que les locaux inaugurés en 1892 ne permettaient que de loger à l'étroit la population étudiante des Lettres.

De cette nécessité vont sortir, en projet dès 1930, à la fois un ensemble de salles donnant sur la rue des Salenques, et l'amphithéâtre qui nous occupe.

Le recteur Joseph Gheusi (1870-1950); la municipalité socialiste de Toulouse et son maire Etienne Billières (1925-1935), son architecte en chef Jean Montariol (1892-1966), et travaillant avec lui Joseph Thillet, unissent leurs efforts. Ils vont ainsi doter le cœur de ville d'un édifice universitaire qui fasse pendant à la grande bibliothèque municipale en cours d'achèvement, rue du Périgord.

Comme à la bibliothèque municipale, un programme de sculpture, du au ciseau de Camille Raynaud (né en 1868, très actif à Toulouse, il passe également par l'école des Beaux Arts de la ville), décore l'entrée de l'amphithéâtre de la faculté des Lettres. On y lit, par le sceau de l'Université, l'antiquité de la présence étudiante en ville, dans ce « quartier latin » du Languedoc.

Bref, le programme architectural de l'amphithéâtre, pour plus de 1,7 million de Francs de l'époque, s'achève en 1934.

La sobriété du bâtiment, qui n'est pas sans faire penser aux lignes nettes de la Bibliothèque municipale absolument contemporaine, est grande. L'éclairage naturel de l'intérieur, assuré par une lanterne ajourée, et un dispositif qui souligne les formes épurées de l'espace intérieur, est fort réussi. L'inauguration officielle, le 5 novembre de cette année 1934, en grand apparat académique, regroupe tout ce que compte la ville de notabilités, y compris bien sûr le doyen de la très voisine Faculté de droit, le professeur César-Bru.

Un triptyque en scène

Celui peint par Joseph Bergès.

Au fond de l'amphithéâtre se trouve en effet la pièce majeure de la décoration voulue par les architectes de l'ambitieux programme de construction mené à bien.

Pour marquer la solennité du lieu, et le rattacher aux racines de la culture classique alors fondement commun de quasiment tout ce qui passait par le filtre universitaire, Joseph Bergès fut chargé d'imaginer un triptyque qui prendrait place sur le mur du fond de l'amphithéâtre, derrière la chaire du professeur.

Né à Saint-Girons (Ariège) en 1878, Joseph Bergès fut en son temps, celui du siècle dernier, un artiste estimé à Toulouse et dans sa région d'origine, mais aussi bien au delà. Installé à Paris, où il décèdera en 1956, sa carrière gardera toujours un ancrage méridional, dans ce sud-ouest de la

1 Parcourir, à cet effet, le *Livre d'or* édité en 1931 à Toulouse par Privat, Librairie de l'Université, pour le VIIIe centenaire de la fondation de l'Université de Toulouse.

France qui abrita ses premières productions artistiques

Elève de l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse à partir de 1893 et jusqu'en 1901, il y accomplit un parcours couronné des récompenses académiques alors les plus flatteuses. Premier prix de grisaille (1893), il décroche en 1896 le deuxième prix de modèle vivant, puis le premier prix du même exercice en 1898, ... En 1901, la ville de Toulouse l'honore du premier prix de peinture. Il voyage, grâce à plusieurs bourses, la première en 1899, la seconde, plus conséquente, reçue de l'Etat en 1909. Dans ce même temps était venue la consécration, avec le deuxième grand prix de Rome de peinture en 1908.

On arrête là ce panégyrique, pour souligner combien l'artiste consacré se sentait une fidélité à ses lieux d'attache, et la ville de Toulouse une fidélité à cet artiste. « Votre attachement à l'Ecole de Toulouse, votre talent consacré par les hautes récompenses que vous avez remportées, vous ont désigné à l'unanimité des suffrages du Conseil municipal », lui écrit le maire pour l'informer de son désir de le voir présider le Jury général du concours de 1934-1935, et la réception de remise des prix. Il n'est donc en rien étonnant que ce talent ait été choisi pour porter le message de l'art à la Faculté des lettres, pour placer sous les yeux du public une symbolique en accord avec les canons du temps.

Dans quelles conditions de commande? On manque assez de repères précis, les archives de l'Ecole des Beaux-Arts, lieu fréquenté largement par Joseph Bergès, étudiant d'abord, lauréat ensuite de la Maison, sont muettes à cet égard, comme le registre des délibérations de la faculté de Droit, ou ceux de la Faculté des lettres.²

Mais le contexte est aisé à saisir. Au même moment, la Bibliothèque municipale de Toulouse reçoit un programme de décoration, peinture, sculpture, vitraux, qui évoquent des thèmes non sans parenté avec ceux choisis par Bergès.

Le triptyque que choisit de peindre Bergès est contenu dans une alcôve, un renforcement, limité dans les hauts par un arc de cercle en maçonnerie.

Ce dispositif reçoit une lumière zénithale naturelle conduite depuis les superstructures. Le panneau central, comme le veut l'exercice, est de beaucoup le plus important, sur plus de 4,5 m de large, et 7 de haut. Les deux volets latéraux de l'ouvre sont séparés de ce panneau central par deux demi-pilastres: en tout, 13 m de large et plus, si l'on intègre les volets latéraux.

Qu'est-il donné à voir?

Scène bucolique et pastorale, signifiant antique, racines grecques, fûts de colonnes dressés, bosquet de pins ou de cyprès, temple dressé dans les lointains sur la colline, au dessus de la vallée où coule une rivière, présences humaines et troupeaux: les bergers d'Arcadie ne sont pas loin.

D'ailleurs, au premier plan, une stèle dressée, assiégée par la végétation. Y-lit-on une inscription? Rien n'est visible, rien ne semble avoir existé.

Mais pourquoi pas imaginer un pinceau, qui aurait marqué, là aussi *Et in Arcadia ego*, à la manière de Nicolas Poussin, ou de ses épigones?³

En tout cas, aucun des personnages sortis de l'imagination de Joseph Bergès ne porte le regard sur ce monolithe. Tout près de la stèle, seins nus, une femme jeune caresse une chèvre, son chevreau à la mamelle. Elle écoute la mélodie tirée de l'aulos, joué par un robuste musicien.⁴

2 Archives de l'université Toulouse1 Capitole, *Registre des assemblées de la Faculté de droit-1924-1936*, 2Z2/12, p. 250, séance du 8 juin 1932, pour les informations sur la construction du nouvel amphithéâtre Lettres, pour 1 700 000 F de l'époque. La Faculté de droit profita de l'occasion pour construire sur ce budget spécial « des WC modernes », destinés donc aux étudiants des deux facultés.

Archives de l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse, dossier Bergès. Remerciements chaleureux à Anne Jourdain, conservatrice du fonds ancien et du fonds d'œuvre de l'Ecole, pour sa disponibilité et son écoute.

3 Nicolas Poussin (1594-1665). Peintre à la renommée grande sa vie durant. En 1685, Louis XIV achète pour sa collection personnelle la toile dite *Les bergers d'Arcadie*, ou *Et in Arcadia ego*, exposée au Louvre, et considérée comme la plus notable de la série: Poussin a peint une autre version de cette toile, antérieure de quelques années, conservée en Angleterre. Le thème, méditation sur la vie et la mort (?), a inspiré nombre d'artistes, et suscité autant de spéculations...

4 L'aulos aurait été inventé par Euterpe, muse de la Musique. D'autres disent qu'Athéna aurait imaginé cet instrument pour reproduire les sonorités sortis de la gorge de la Gorgone. On voit en tout cas combien cet humble instrument

Derrière eux, un troupeau gardé par un pâtre, bâton planté. Tout respire l'harmonie, une harmonie classique comme il se doit. On est dans la Grèce des légendes et des mythes. Il convient d'y croire.

Un peu figée, sans doute, la représentation. Mais témoignage d'une époque.

Ainsi alla l'amphithéâtre. Parmi tant d'autres occasions officielles, il accueillit aussi bien le centenaire de la naissance de Paul Sabatier (1954), que la venue à Toulouse de l'un des plus glorieux étudiants de la Faculté de droit, le président du Sénat Gaston Monnerville (1897-1991), opposant viscéral au général de Gaulle depuis le référendum de 1962.

Un amphithéâtre pour UT1 Capitole

La destinée de l'amphithéâtre de la faculté des lettres est à l'image de l'épanouissement universitaire de Toulouse.

Petits effectifs à l'origine, quelques milliers d'étudiants en tout il y a deux générations. Plus de 100 000 aujourd'hui.

Dès le début des années 1960, les Facultés des lettres et de droit craquent dans leurs espaces hérités du passé.

Les années 1959-1970, Louis Bazerque maire de Toulouse et Pierre Baudis le premier adjoint, vont être marquées par un redéploiement massif des espaces universitaires. La Faculté des sciences s'installe dans un campus neuf, au sud de Toulouse: Ranguetil, tout en gardant jusqu'à aujourd'hui les sites patrimoniaux des allées Jules Guesde, dont l'inauguration par le président de la République Sadi Carnot, en 1891, dit toute l'importance.

La Faculté des lettres choisit elle aussi un espace nouveau, le Mirail, en synergie avec les projets de développement urbains de la municipalité de l'époque. Toulouse-le-Mirail est la partie contemporaine de la ville de Toulouse, un exercice d'architecture que Michel Debré, Premier ministre, porte lui-même sur les fonts baptismaux lors de son voyage à Toulouse en 1962.

De la sorte, le grand amphithéâtre de la Faculté des lettres, partagé dans son usage un premier temps entre les Lettres et le Droit, tombe à l'orée des années 1970 dans les espaces de la nouvelle Université des Sciences sociales, qui a choisi de rester en centre-ville.

Il faut dire que l'amphithéâtre a déjà souffert d'une utilisation intensive. Les peintures, les huisseries, le mobilier, les éclairages, exigent une remise à niveau qui n'est pas faite, car la modernisation globale est annoncée.

La pièce majeure de la décoration intérieure, le triptyque peint par Joseph Bergès, a subi lui aussi les injures du temps, le défoulement, l'ingratitude des étudiants, jets d'œufs ou de farine, en particulier ceux hérités de Mai 1968.

Une modernisation du lieu est alors prévue, indispensable de surcroît pour respecter les légitimes contraintes de sécurité. Cette remise à niveau technique fut largement une refonte intérieure totale. Elle s'étend de 1974 à 1978, entre études préliminaires et livraison.

Une partie fut réussie, le remplacement des gradins de bois, qui ne manquaient pas de charme, par des voiles de béton brut. Une autre partie fut manquée totalement: un faux plafond suspendu, façon crème Chantilly retournée, masqua les éclairages naturels originaux, empâta les hauts. Un revêtement mural textile, laid, rapidement hideux, enlaidit les formes et les volumes intérieurs de l'amphithéâtre.⁵

De la sorte, la composition monumentale terminée par Joseph Bergès en 1934, dégradée par les injures du temps et les accidents de la vie universitaire, se trouva masquée par un coffrage de bois « façon palissandre », comme l'écrivent les APS du moment (« façon », car le palissandre est bien trop coûteux...). Ce coffrage environnait le dispositif de la nouvelle chaire, en occultant l'éclairage zénithal jusqu'alors en place, et devait permettre la mise en œuvre d'un écran, de tableaux

est né sous les meilleurs auspices.

5 Notice à lui consacrée dans *Toulouse. 1920-1940. La ville et ses architectes*, CAUE 31 et Ecole d'architecture de Toulouse, 1991, 262 pages. La rénovation de ce lieu, envisagée dès 1974, est terminée en 1978, sous la direction de l'architecte Paul de Noyers, qui fut bien mieux inspiré lorsqu'il livra, en 1971, le bâtiment de l'Arsenal de cette même Université. Pour le dossier « Rénovation », voir Archives UT1, 4M2/1.

coulissants. La vérité oblige à dire que le résultat ne fut pas à la hauteur des espérances. En plus, les ancrages métalliques destinés à fixer destinés ce pompeux environnement traversaient sans autre forme de procès la toile marouflée, chaque fois que nécessaire, c'est à dire souvent.

Ce décorum vieillit prématurément.

De la sorte, le « Vieil amphi » s'enfonça dans une existence sans gloire. Y plaçait-on un événement un peu officiel, que des tentures, des bannières, des calicots, cachaient la misère des éléments en place.

Bref, après des travaux de longue durée, un an et plus, il est aujourd'hui rénové.

Le parti a été pris de révéler les structures originelles, celles conçues par l'équipe des années 1930: la toile marouflée de Joseph Bergès, quoiqu'amputée d'une fraction de ses panneaux latéraux, a retrouvé une place qui était un peu, aussi, la sienne.

Il ne manque plus que les étudiants, et l'enseignant.

Ils sont là, tous.